

## Mathilde dans les nuages

– Hallucinations, P. P., dit Rémi. Les sandwiches au concombre te seront montés au cerveau.

On était lundi matin et nous roulions à travers les rues de Linbury sur deux vieilles bécane à moitié rouillées prêtées par Mrs Moule.

Comme tous les matins de la semaine, nous avions rendez-vous avec Mlle Pencil au collège de Linbury pour quelques révisions d'anglais, et c'était bien la première fois que je voyais Rémi pressé d'aller en cours.

Le collège était un vieux bâtiment décati en briques rouges, flanqué de vastes pelouses où des élèves jouaient au cricket. Pédalant dignement malgré l'affreux grincement de nos bécane, nous traversâmes une haie de collégiens ricants, affublés de l'uniforme de leur école : pantalon et veste de flanelle, cravate rayée, casquette

rouge ornée d'un écusson semblable à celui de ma robe de chambre.

– Si je devais m'habiller comme ça pour aller en cours, murmura Rémi, je sécherais un jour sur deux...

Son jean et son blouson devaient produire le même effet sur nos amis britanniques, car ils ne nous quittèrent pas des yeux jusqu'à ce que nous ayons rejoint notre groupe.

Nous fûmes accueillis par des cris de joie. Visiblement, le week-end avait été rude pour tout le monde. Le pire cas était celui de Philibert : son Anglais jouait de l'orgue et lui avait imposé, faisant fi de toutes les conventions internationales sur les droits de l'enfant, trois heures de récital ininterrompues...

– S'il s'approche encore de son bastringue, jurait Philibert, ça finira dans un bain de sang !

J'avais hâte de voir Mathilde pour lui raconter notre étrange dimanche. Elle arriva en retard, dans la Jaguar de Mr Smith, souriant stupidement comme si elle ne nous avait pas reconnus.

– Rémi, Pierre-Paul ? Passé un bon week-end ? demanda-t-elle distraitement.

– Ravi de voir que tu connais encore nos prénoms ! maugréa Rémi. Et comment va Mr Smith ?



Elle leva les yeux au ciel, se tordant les doigts d'un air d'extase.

– Il est tellement distingué !

– Et sa femme ? insinua perfidement Rémi.

– Oh ! une jolie blonde tout à fait insignifiante... Quant à James, mon correspondant, c'est un crétin boutonneux qui a passé la journée planté devant la télévision à regarder du football.

J'intervins, agacé par la mine béate de Mathilde :

– Si nous nous retrouvions pour le quartier libre, cet après-midi ? J'ai des nouvelles importantes.

– Absolument impossible ! Malcolm, enfin... Mr Smith, doit m'emmener à Londres faire du shopping.

– Du shopping ! répéta Rémi comme nous gagnions la salle de classe. Mon vieux P.P., Mathilde nous snobe ou je ne m'y connais pas... Fais ce que tu veux, mais moi je passe l'après-midi en ville avec Philibert. Pas question de retourner jardiner chez la mère Moule !

N'ayant pas de sœur, comme moi, ce pauvre Pharamon n'a pas été préparé à la trahison naturelle des filles.

Aussitôt après la fin du cours, il disparut à bicyclette, tanguant sous le poids de Philibert. Je les aurais volontiers accompagnés : aucun d'eux ne le proposa cependant...

Je me consolai en songeant que la solitude est le lot du génie et rentrai tristement à *India Cottage*.

## Le mystère s'épaissit

Je roulais, perdu dans mes pensées, quand mon attention fut soudainement attirée par le gros titre d'un journal en devanture d'un kiosque.

Stoppant net dans un horrible grincement de frein, je fis demi-tour.

Le journal s'appelait la *Gazette de Linbury*. Le titre s'étalait en lettres énormes : AUDACIEUX CAMBRIOLAGE CHEZ LA DUCHESSE DE CUPOFTEA.

Mon sang ne fit qu'un tour. Jetant quelques pièces au buraliste éberlué, je me jetai sur le journal, sautai à vélo et, tout en pédalant ferme, dévorai le contenu de l'article.

La traduction parfaite que j'en donne ici étonnera sans doute certains. Qu'on se rappelle cependant que je suis l'étonnant Pierre-Paul de

Culbert, chouchou de l'institution scolaire française, pour qui les pièges d'une langue étrangère ne sont que jeux d'enfant.

« *Linbury est-il la plaque tournante d'un important trafic de bijoux volés ? Le lecteur se rappelle les précédentes affaires qui, depuis trois ans, défraient la chronique de notre respectable cité.*

« *Cette fois, c'est à la célèbre collection de la duchesse de Cupoftea que s'en sont pris les cambrioleurs.*

« *Samedi soir, juste après l'heure de la fermeture du manoir au public, ces dangereux malfaiteurs se sont introduits dans la propriété, emportant le fameux collier de perles à huit rangs offert par la reine à la duchesse de Cupoftea. Après avoir drogué la duchesse et son personnel, les cambrioleurs ont pu opérer en toute tranquillité.*

« *Rappelons que cette ténébreuse affaire tombe plutôt mal, à l'heure où notre respectable cité accueille un groupe de collégiens français... »*

Au comble de l'excitation, je regagnai *India Cottage*.

Mrs Moule travaillait dans son bureau. Nassir, au jardin, taillait les rosiers. J'en profitai pour me glisser dans la bibliothèque, manœuvrai le panneau coulissant et fouillai parmi les rayonnages.

Où donc avais-je vu ce livre la veille ?

Enfin, je poussai un cri de triomphe. Dans ma hâte de ranger les articles de presse qu'il contenait, je n'avais pas pris garde au titre. Le livre s'intitulait *Les Bijoux célèbres* et un chapitre entier y était consacré au collier de perles à huit rangs de la duchesse de Cupoftea.

On y apprenait, entre autres informations, qu'il avait été fait au siècle dernier pour un richissime maharadjah, puis réquisitionné par la couronne anglaise avant d'être donné à la famille des Cupoftea, dont le manoir se trouvait à quelques kilomètres de Linbury.

« Le manoir... Le manoir... Quand donc ai-je entendu parler du manoir ? » pensai-je, fouillant en vain cette mémoire de plusieurs millions de gigas que le monde entier m'envie.

Mais le plus intéressant, c'étaient les coupures de presse que renfermait le livre : toutes concernaient les différents vols de bijoux commis dans la région, et auxquels la *Gazette de Linbury* n'avait fait qu'une discrète allusion.

Des dates, des lieux, des noms propres avaient été soulignés à l'encre mauve. Quelqu'un, dans cette maison, s'intéressait de très près à ces vols.

Mais qui ? Je n'en aurais pas juré, mais l'écriture semblait bien celle d'une femme.

Précipitamment, je rangeai mes trouvailles sous mon gilet, remis le panneau en place et sortis de la bibliothèque.

Les questions se bousculaient dans mon esprit surchauffé. Des questions nouvelles qui, s'ajoutant à celles déjà notées dans mon calepin, formaient un embrouillamini encore indéchiffrable.

Il fallait que j'en parle à Rémi.

